

LA SAINTE RUSSIE

Voici quelques passages extraits du magnifique ouvrage publié par la maison Didot, de Paris, sur la Russie, ses hommes, ses mœurs, ses institutions :

LA COUR DE RUSSIE

envie cette tailleuse. Elle vient d'achever ma robe Pompadour que je porterai ce soir... une merveille tout simplement. Entre nous, personne n'en aura une de semblable étoffe ; c'est une nouveauté qu'elle a fait venir spécialement pour moi.

—Encore un rossignol dont elle ne pouvait pas se défaire, fit à mi-voix Gaston à sa femme... Et à quelle heure faut-il faire venir la voiture, belle-maman ? reprit-il tout haut.

—Une voiture ! Mais les Verruchin habitent à quatre pas et, par un temps aussi beau que celui-ci, nous irons à pied, mon gendre.

—Histoire de faire admirer la fameuse robe Pompadour par les passants, murmura Gaston à sa femme.

Le soir venu, Mme de la Coccardière apparut parée comme une châsse. Hélas ! la robe Pompadour était en effet, ainsi que l'avait pensé Gaston, un coupon suranné à grands ramages qui allait valoir à la belle-maman un joli succès d'hiralité. Et dire que c'était la première fois qu'elle allait en soirée chez le Vertuchin !

Peu après, madame de la Coccardière, au bras de son gendre, faisait son entrée dans le salon de réception de ces derniers. Elle fut bien vite entourée par des dames de sa connaissance qui s'exaltaient, non sans sourire, sur le bon goût de sa toilette. La bonne femme prenait tous ces compliments pour argent comptant et était radieuse.

Vint l'instant où Mme Vertuchin invita les dames à prendre des sièges à l'effet d'entendre le concert qui ouvrait la fête. Au moment où Mme de la Coccardière s'assit, ô surprise ! on entendit retentir un bruit étrange. On eût dit un soupir, un son indéfinissable qui ne tenait en rien d'une note musicale. Dans l'entourage, il y eut des rires étouffés tandis que Mme de la Coccardière devenait pourpre, et que Mme Vertuchin blémisait. Phénomène bizarre, la belle-maman, mal à l'aise, fit divers mouvements sur son siège, et ne voilait-il pas qu'à chaque oscillation le bruit compromettant se reproduisait ! C'est au point que le substitut du procureur de la République fit pouffer de rire une jeune et jolie femme, sa voisine, en lui disant à mi-voix :

—Décidément, c'est une infirmité.

Mme de la Coccardière était au supplice. L'aventure s'était répandue dans les salons. Son gendre, mis au courant de ces racontars, le concert terminé s'empressa de l'engager à rentrer. Tous deux sortirent à l'anglaise. La belle-maman suffoquait de colère.

—L'on a ourdi contre moi quelque infâme machination, fit-elle, rageuse, en entrant.

En ce disant, elle se laissa choir de tout son poids sur un fauteuil. Ciel ! en cet instant, la même sonorité vague et inquiétante retentit, suivie cette fois d'une détonation sourde.

—Bon ! s'écria Marceline, la bonne, pour sûr madame vient de casser la mécanique !

—Quelle mécanique ? interrogea Mme de la Coccardière en changeant de couleur.

—Mais la mécanique en caoutchouc que madame m'a fait mettre dans sa tournure. Chaque fois qu'on pressait dessus, cela faisait couingue.

A ces mots, Gaston partit d'un formidable éclat de rire, mais un rire fou qu'il ne parvenait pas à calmer.

—Non... c'est trop fort... c'est trop fort... balbutiait-il.

—Mais quoi... quoi donc ? Parlez-vous, criait la belle-maman outrée.

—Au lieu du... coussinet... Marceline... a mis dans la tournure... le jouet destiné à Bébé, qui arrive demain... la poire en caoutchouc que m'a vendue le camelot... la dernière nouveauté de Paris...

Mme de la Coccardière, à ces mots, fut prise d'une crise de nerfs. Tout s'expliquait. On retrouva le coussinet à la place où la belle-maman l'avait déposé, et le jouet brisé fut extrait de la tournure où Marceline l'avait si malheureusement enfoui. Dès le lendemain, le *Mémorial de Tours* racontait l'amusante historiette, qui fit rire la ville entière durant huit jours.

Depuis lors, Mme de la Coccardière a cessé d'aller dans le monde, à la grande joie de son gendre.

SYLVIVUS.

La cour impériale de Russie est composée de dames attachées au service de l'Empereur et de l'Impératrice, ainsi que du personnel au service des grands ducs et grandes-duchesses (petite cour), et des employés de divers bureaux et administrations de la cour.

Le chef de toute cette administration, qui est une des plus compliquées, c'est M. le comte Woroutsov-Dachkof, ministre de la cour impériale Gentilhomme parfait honoré de l'amitié particulière de l'empereur, pour lequel il serait heureux de verser son sang jusqu'à la dernière goutte, le comte Woroutsov-Dachkof est le type du grand seigneur russe jusqu'à la moëlle des os. Il a su russifier petit à petit une administration qui n'était, jusqu'à l'avènement d'Alexandre III, qu'une colonie allemande dans le palais des Tsars russes. Dévoué à l'Empereur et d'une intégrité à toute épreuve, le ministre de la cour est admirablement secondé dans ses efforts d'épuration de la cour par madame la comtesse Woroutsov.

Il n'y a pas de cour en Europe où le service soit si varié, le personnel si nombreux et hiérarchie si compliquée que dans celle de Russie.

La nomenclature seule des grandes et des petites charges au service de la cour suffit à donner une idée du grand nombre d'étapes qu'un jeune ambitieux peut avoir à traverser avant d'atteindre à l'une des grandes charges, ce *pium desideratum* de tout gentilhomme russe qui se voue au service de la cour.

Les charges du grand maréchal de la cour du grand chambellan, du grand maître de la cour, occupent, après le ministre de la cour, le sommet de la pyramide ; après viennent celles de grand échanson, de grand écuyer tranchant, de grand écuyer et de grand veneur. Ce sont les grandes charges de la cour, presque tous les titulaires étant des fonctionnaires d'Etat de 2e classe. Ceux de 3e et de 4e classe occupent les charges de maréchal de la cour, grand maître des cérémonies, maître de la cour, chambellan, écuyer et veneur de la cour. Puis viennent les maîtres de cérémonies, les gentilshommes de la chambre, les fourriers de la chambre, les maîtres des équipages de la cour, qui forment avec les fonctions d'échansons, de fourrier de la cour, etc., les charges inférieures de la cour impériale.

Le personnel féminin de la cour est moins compliqué. La grande cour, c'est-à-dire celle de l'impératrice, est composée d'une grande maîtresse de la cour, de plusieurs dames d'honneur, ou dames d'Etat, toutes ornées du portrait de l'impératrice, qu'elles portent comme une décoration sur la poitrine, d'un nombre assez restreint de demoiselles d'honneur à portrait, et d'un grand nombre de demoiselles d'honneur.

Les petites cours, c'est-à-dire celles des grandes duchesses, sont formées chacune d'une maîtresse de la cour, d'un nombre restreint de dames d'honneur et d'un certain nombre de demoiselles d'honneur.

LE CLERGÉ RUSSE

Le clergé russe se recrute parmi les élèves des séminaires et des écoles supérieures ou académies théologiques, comme on les appelle en Russie. Il y a un séminaire dans chaque diocèse, et quant aux académies théologiques, il n'en existe que quatre dans tout l'empire : à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kiev et à Kasan. Pour être ordonné prêtre, il faut avoir achevé le cours complet des études de séminaire avec le grade de bachelier en théologie. Les académies servent ordinairement de pépinières aux hautes dignités ecclésiastiques ; c'est pourquoi la plupart des étudiants se vouent à la vie monacale. La vie de famille qu'il mène, au milieu de ses ouailles, contribue à resserrer davantage les liens moraux qui existent entre le curé et ses paroissiens. Habitué à considérer ses ouailles comme

ses frères et enfants, et sachant d'avance qu'il est voué à passer sa vie au milieu d'eux, sans attendre ni avancement ni transmutation d'une paroisse à une autre plus riche, le prêtre russe s'acclimate tellement au milieu où il vit, qu'il finit, dans les paroisses rurales, par partager les travaux champêtres de ses ouailles. Ayant appris au séminaire les premières notions de médecine, le prêtre se voit souvent appelé à rendre des services de tout genre aux paysans. Modeste et n'aspirant pas à changer ses conditions de vie, il est le premier défenseur et ami de ses ouailles. Aussi voit-on ordinairement les paysans recourir, avant de s'adresser aux tribunaux, à leur curé, qui remplit bien souvent auprès d'eux les attributions d'arbitre sans appel. Le prêtre des campagnes est investi en même temps des fonctions d'inspecteur dans les écoles primaires, ce qui tend avant tout à rendre plus de force et d'importance à l'instruction religieuse et à l'éducation morale du peuple russe.

LE SOLDAT RUSSE

Doux, comme tous les Russes, le soldat est affectueux, prévoyant et plein de compassion pour les misères de ses ennemis.

En 1849, pendant la campagne de Hongrie, un régiment russe traversait un village hongrois incendié par des soldats autrichiens qui y avaient passé la veille. Au milieu de toutes les ruines encore fumantes, un seul édifice à demi consumé reste encore debout : c'est le clocher d'une église catholique surmonté d'une croix encore intacte. Le régiment s'arrête, les hommes font le signe de croix, et tout à coup, sur une observation faite par un vieux grognard, chacun met la main au gousset, et les pièces de cuivre pleuvent dans le casque d'un sergent. Ce sont les soldats du régiment qui se cotisent pour venir en aide aux chrétiens habitant ce village et pour la restauration de leur église. Quelques centaines de roubles décuplés par l'offrande des officiers furent envoyés au nom du régiment russe aux autorités administratives de ce village.

A ses officiers, qu'il considère comme représentants de l'autorité paternelle, il obéit sans arrière-pensée. Dans l'armée comme dans la nation, la base de l'édifice, ce sont l'autorité et l'attachement fraternel. Les égaux ne s'appellent-ils pas entre eux, dans l'armée comme dans le peuple, frères, — et le chef, en s'adressant à ses soldats, ne leur donne-t-il pas le nom d'enfants (réliata) ?

Cette qualité du soldat russe de généraliser toujours l'idée de la famille et de considérer son pays tout entier, ainsi que l'armée, comme une grande famille dont le père est le Tsar, explique mieux que toute autre considération la discipline inébranlable qui règne dans l'armée russe. La discipline pour le soldat russe, c'est le sentiment du devoir le plus saint, dégage toutefois de cette rigidité qui caractérise les rapports entre les soldats et les officiers de l'armée allemande. De là cette

cordialité dans les rapports entre officiers et soldats, entre chefs et subalternes, qui, sans nuire à la discipline, entretient dans l'armée cette fraternité qui fait la force de l'armée russe.

Obéissant à ses chefs par conscience du devoir, le soldat russe rehausse cette qualité par sa force de résistance physique et morale poussée jusqu'à l'abnégation, dont les preuves abondent dans les annales de l'armée russe. N'a-t-on pas vu, en 1837, lors de l'incendie du Palais d'Hiver, un soldat russe persister à rester en faction dans une salle à demi consumée par les flammes, jusqu'à ce qu'on vint le relever dans sa consigne ?

Comte PAUL VASIL.

Dialogue épistolaire.

— Cher éditeur, veuillez lire attentivement le poème ci-inclus et me dire votre avis sincère pendant que je suis encore dans le feu de la composition.

— Cher poète, ce n'est pas le feu qu'il faut mettre dans la composition, c'est la composition qu'il faut mettre dans le feu.